

## **Christmas Carols (On connaît la chanson)**

# **Love actually - Richard Curtis**

**Americano-britannique, 2003, 2H10**

Richard Curtis, après avoir signé les scénarios de Quatre mariages et un enterrement, Notting Hill et Bridget Jones, passe derrière la caméra et nous offre un film choral à 22 personnages principaux. Alors bien sûr, il y a Hugh Grant, ça se passe à Londres, ça commence sur un décès et un mariage, on rit, on pleure, ça a comme un petit air familial. Et en fait, on se fait bien avoir.

Si nous avons l'esprit tordu ou mal placé, que pourrions-nous dire de Love actually, la première réalisation de Richard Curtis, le scénariste à succès de Quatre mariages et un enterrement, Coup de foudre à Notting Hill et Le Journal de Bridget Jones ?

Nous pourrions pointer du doigt son cynisme et sa roublardise. Que penser en effet de la phrase : « c'est de la merde mais ça se vend », prononcée dans un film en quête de succès financier par un chanteur « has been » revenant au sommet des « hits parades » grâce à l'adaptation pitoyable d'un vieux tube ?

Nous devrions souligner le système de l'esthétique - c'est un grand mot pour ce que c'est - mise au point par Richard Curtis et reprise d'un film à l'autre. Il unifie dans un seul mouvement le drame et la comédie, usant par exemple d'un même morceau de musique pour passer d'un enterrement à un mariage ; ce qui n'est pas sans nous rappeler quelque chose. Il serait important de reconnaître que l'humour du film, s'il ne manque pas d'être efficace, n'en est pas moins convenu et prévisible à force de jouer sur l'incongruité des situations. Nous ne pourrions passer sous silence son chauvinisme hypocrite, qui arrive à conjuguer, ô suprême exploit, la figure d'un premier ministre britannique sachant enfin dire "non" au Président des Etats-Unis avec une distribution alignant les apparitions surprises d'acteurs américains, clins d'œil à un public d'outre Atlantique prêt à être reconnaissant et à s'acquitter d'un billet d'entrée.

De plus, il ne serait pas honnête d'oublier ces intrigues à l'eau de rose, ces romances à deux sous que l'on essaie de nous faire passer pour de subtiles histoires d'amour, plein de sens sur la vie et les sentiments. La pilule est un peu grosse à avaler, même en nous l'enrobant dans une idéalisation dont seul le cinéma, avec son attirail de célébrités et de reflets sur pellicule, permettrait de jouir, une idéalisation bien sûr opposée à une réalité, celle de spectateur, filmée en vidéo et figée dans la répétition d'un même geste, l'accolade suivi d'embrassades.

Mais étant donné qu'on nous somme d'abdiquer tout esprit critique à l'entrée de la salle sous prétexte que « ce n'est que du cinéma » - et que nous voulons être des gens bien élevés, n'est-ce pas ? -, nous déclarerons que cette sucrerie de Noël est charmante et pleine d'esprit. Elle est d'autant plus agréable pour nos yeux de consommateurs qu'elle ressemble à une publicité pour un voyage à Londres durant les fêtes de fin d'année. Le vert et le rouge recouvrent très doctement les murs et illuminent les foyers de cette merveilleuse capitale. Après ces éloges, nullement funèbres bien sûr, que dire d'autre sinon que les acteurs sont majoritairement anglais, et donc, comme le veut la règle, majoritairement bons ?

10 décembre 2003  
*Manuel Merlet*

*tiré du site [Fluctuat.net](http://Fluctuat.net)*